



# Le Drone

## DE L'ANTIPRESSE

N° 54 | 20.1.2018

**Le Cannibale lecteur  
se fait livre !**

**Küstendorf 2019, le rapport**

**Thomas Hardy (2)**

**Violences policières :  
un colonialisme intérieur ?**

Les choses vues d'en haut  
Observe. Analyse. Intervient.

## Chers lecteurs,

C'est avec joie que je cède l'éditorial de ce numéro à Pascal Vandenberghe pour une annonce qui nous fait grand plaisir. Je me réjouis de rencontrer nos lecteurs suisses le 7 février prochain à Payot Lausanne pour fêter autour de Pascal la parution de son *Cannibale!*

*Slobodan Despot*

### INVITATION AU VERNISSAGE DE « CANNIBALE LECTEUR »

Le jeudi 7 février paraîtra aux Éditions Favre un recueil de soixante des chroniques publiées entre août 2016 et août 2018 dans *Antipresse*, sous le titre *Cannibale lecteur. Chroniques littéraires et perles de culture*. Un petit volume de 350 pages, qui figurera à n'en pas douter parmi les best-sellers du début de l'année 2019 ! Pour les abonnés hors Suisse : la sortie en France, Belgique et autres pays aura lieu une semaine plus tard, jeudi 14 février.

Pour fêter la sortie de ce livre, j'ai le plaisir de convier 30 abonnés au *Drone* au vernissage privé qui aura lieu le jour même, **jeudi 7 février, à partir de 19 h 15, à la librairie Payot de Lausanne** lors d'une soirée privée. Merci de vous inscrire à l'adresse [communication@payot.ch](mailto:communication@payot.ch) en précisant si vous viendrez seul(e) ou accompagné(e). Merci de mentionner également dans votre courriel : « invité Drone ». Date limite d'inscription : mercredi 30 janvier.

*Pascal Vandenberghe*

Les 30 premiers abonnés inscrits verront leur invitation confirmée par retour de mail. Pour les autres, ou ceux qui ne pourront être présents ce soir-là, une tournée de dédicaces dans les librairies Payot aura lieu dans les semaines qui suivront :



- ✿ VEVEY : vendredi 15 février de 17h00 à 18h30
- ✿ MORGES : samedi 16 février de 11h00 à 12h30
- ✿ LAUSANNE : samedi 16 février de 15h00 à 16h30
- ✿ SION : samedi 23 février de 14h30 à 16h00
- ✿ GENÈVE Rive Gauche : jeudi 28 février de 18h00 à 19h30
- ✿ NYON : vendredi 8 mars de 17h00 à 18h30
- ✿ NEUCHÂTEL : samedi 9 mars de 10h30 à 12h00
- ✿ LA CHAUX-DE-FONDS : samedi 9 mars de 15h00 à 16h30
- ✿ MONTREUX : vendredi 15 mars de 17h00 à 18h30
- ✿ YVERDON-LES-BAINS : samedi 16 mars de 10h30 à 12h00
- ✿ FRIBOURG : samedi 16 mars de 14h00 à 15h30
- ✿ GENÈVE CORNAVIN : vendredi 29 mars de 18h00 à 19h30

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

## Zeitgeist

**F**AIRE PARTIE D'UN JURY N'EST JAMAIS FACILE. AU FESTIVAL DU CINÉMA DE KÜSTENDORF, CETTE MISSION S'EST DOUBLÉE D'UNE QUÊTE: LA POURSUITE ÉPERDUE DE L'ESPRIT DU TEMPS.

Contraints d'avancer leur départ à cause d'un événement familial, Matt Dillon et son amie ont fait leurs bagages dare-dare pour rejoindre l'aéroport par hélico. Mais au dernier moment, ils ont changé d'avis. La star du cinéma américain n'a pas confiance dans ces engins. Ils ont donc opté pour la route. Quatre heures sous la neige jusqu'à Belgrade... puis moins d'une heure pour embarquer dans l'avion. On a quand même, me dit-on, envoyé l'hélico sur les traces de la voiture. Il était chargé de «guetter» aux alentours et d'embarquer quand même les précieux passagers au bord de la route s'ils risquaient de manquer leur vol. Par précaution. Et peut-être aussi par cette extravagante gentillesse qui est la marque de ce lieu...

Jusqu'à ce départ digne d'un *James Bond*, le beau gosse au menton en galoche et aux profonds yeux noirs ne se distinguait en rien des autres pensionnaires de Küstendorf. Il

portait sa casquette vissée sur le front et buvait des cafés au comptoir en bavardant avec tout le monde. Après la projection du film qui l'a révélé, *Drugstore Cowboy* de Gus Van Sant, il a tenu un «workshop» pour les étudiants, c'est-à-dire raconté des anecdotes sur le film, ses origines et son message. Avant lui, c'était Sergi Lopez qui était venu épauler les deux très jeunes acteurs aux visages d'anges du film magique d'Alice Rohrwacher, *Heureux comme Lazzaro*.

C'était la deuxième fois que je vivais le festival de Küstendorf de bout en bout. La première, en 2016, s'était passée dans des conditions beaucoup moins favorables. J'étais arrivé pour 48 heures afin d'interviewer le *Professeur Kusturica*, mais on avait oublié de me réserver une chambre. J'ai donc dû loger dans un chalet de ski à dix kilomètres de là. Et, surtout, le grand réalisateur n'avait jamais le temps, ou l'humeur, de se prêter à l'entretien. Au terme des six



jours, bredouille, j'ai fini par rédiger un entretien imaginaire — dans ce lieu onirique, on ne manque pas d'inspiration. Il est paru simultanément dans *Eléments* et l'*Antipresse*. Ayant lu par la suite ce que je lui avais fait dire, le maître des lieux s'était dit satisfait...

Cette fois-ci, mon séjour était mieux encadré. Je faisais partie du jury du festival, avec l'actrice canadienne Stana Katic (rendue mondialement célèbre par la série *Castle*) et le cinéaste français Tancrède Ramonet. Le quatrième assesseur, Michel Amathieu, chef opérateur de grande réputation dans son métier, décernait tout seul un prix spécial de photographie. Je n'avais jamais fait partie d'un jury de cinéma, ni d'un jury tout court. Nous avions à déguster une sélection de 21 courts-métrages retenue sur 700 candidatures. J'avais beaucoup de réticence à juger des jeunes cinéastes. Pourtant l'exercice s'est avéré extrêmement enrichissant.

A quelle aune allaient-ils être jugés? la question n'était pas si évidente. Intention, qualité du scénario, crédibilité des personnages, jeu des acteurs, direction... Fort bien. Mais l'exigence de Küstendorf ne pouvait s'arrêter à ces critères communs. Encore s'agissait-il de poser une éolienne quelque part afin de mesurer le *souffle* de toutes ces productions. Ce fut Stana qui trouva le mot clef: *Zeitgeist*. Prononcé avec l'accent étiré et nasillard de l'anglais américain, le concept paraissait sortir tout droit d'une comédie

intello-bobo de Woody Allen. En quoi ces films venus des quatre coins du monde allaient-ils bien pouvoir exprimer l'*esprit du temps*?

#### UN KALEÏDOSCOPE DU TEMPS

Mais n'ergotons pas. Entrons dans la salle obscure, remplie d'étudiants, de producteurs, de pique-assiettes, de paysans du coin, de futures vedettes et de journalistes fatigués... Ouvrons les yeux et les oreilles sans préjugés, et plongeons-nous dans cette super-production de 8 heures et 21 équipes de tournage, étalée sur quatre soirs. On y expérimente. On s'y réunit, on se sépare, on soigne ses angoisses. On quitte sa famille avec pertes et fracas, et l'on rentre par la petite porte. En Israël, on attend un enfant avec ébahissement, comme si cette anomalie concernait une autre espèce animale. Dans une forêt lugubre, on se terre dans des abris souterrains après on ne sait quelle catastrophe et l'on ne sort à l'«air libre» qu'avec un masque à gaz. Dans cette banlieue anglaise, on voit des insectes maléfiques partout. En Pologne, on emmène sa mère à un concours de beautés du troisième âge organisé par un «home» avec la tentation sournoise de l'abandonner dans ce mouvoir. A Moscou, on se fait voler ses chaussures alors qu'on est déjà SDF, et l'on en profite pour dénoncer le capitalisme. Aux Philippines, on se loue un ado en guise de jeune frère pour faire plaisir au vieux chef de clan. En Turquie, on se rêve championne de patinage artistique, mais on ne cesse de se vautrer sur la glace sans comprendre pourquoi. En Iran, on accepte de faire boucherie d'une

vache qu'on a vendue à un tiers, et puis l'on se ravise. En Macédoine, on anime au fusain la légende du moine qui peignit ses apparitions. En Allemagne, on achète à sa demi-soeur un rein en échange d'un demi-héritage, ou bien l'on met sa plus belle robe pour descendre une suite interminable d'escaliers, de palace en raffinerie et de musée en boîte de nuit...

Chaque soir, après la projection, nous *debriefons* cet incroyable kaleïdoscope, avec une minutie de diamantaires. Je découvre, chez mes co-jurés, la science profonde des vrais gens de cinéma, faite à la fois d'érudition et de connaissances pratiques, et cette maîtrise me procure un plaisir intense. J'en détecte aussi les promesses chez les jeunes auteurs et acteurs que nous étudions. Quelques films nous donnent l'impression d'avoir mis le doigt sur les grands cinéastes, ou acteurs, de demain. Et, dans ce domaine, ce ne sont pas les capacités professionnelles et techniques qui font la différence, mais justement... le souffle. La capacité qu'ils ont de capter l'esprit d'un temps et de nous le faire vivre. A contrario, le critère éliminatoire est simple. Il se

borne à la question: «était-il nécessaire de tourner ça?» Même lorsque ça se distingue par une exécution sans faute.

#### TATI AUX ENFERS

En fin de compte, nous avons décerné trois «Oeufs» à trois puissantes allégories du monde où nous vivons. Le bronze, *Bagsy*, est norvégien. Il nous rappelle combien nous sommes tous *dispensables* (et recyclables) dans un monde industriel au travers de l'auto-élimination, grâce à un sac poubelle de taille idoine, d'une chômeuse sans enfants dans la quarantaine. L'argent est allé à *Valse d'automne*, d'un cinéaste serbe de Bosnie. Ognjen Petković dépeint avec une sidérante maestria la fragilité des vies humaines en temps de guerre en racontant un incident de *check point* où un couple d'innocents n'a la vie sauve que parce qu'un des miliciens s'est souvenu que l'homme lui avait jadis payé un verre.

L'Oeuf d'or est allé, lui, à un petit chef-d'oeuvre. La cinéaste suisse Corina Schwingruber Ilic a simplement installé sa caméra en divers points d'un paquebot géant. Dans des tons froids d'aquarium,



elle a consigné les divertissements criards, les chairs flasques, le trop-de-tout, les cages à poules servant de cabines, le dur labeur nocturne du personnel d'entretien. Les plans sont rigoureux, stylés, féroces. Les conversations, inintelligibles, restent en bruit de fond. C'est Jacques Tati descendant aux enfers (dont le premier cercle est probablement une discothèque). Mais *All Inclusive* est si fin, si bien conçu, qu'il pourrait aussi bien servir de clip publicitaire à la compagnie de croisières, pour peu que ses patrons aient la distraction de le lire au premier degré. (*All Inclusive* n'est malheureusement pas encore visible publiquement. Il sera projeté en première partie de *Pearl* aux Journées de Soleure.)

#### LE CRITÈRE PREMIER

Pendant que les jurés s'acquittaient de leur mission austère, la «Ville de bois» (Drvengrad) imaginée et construite de ses mains par Emir Kusturica poursuivait sa vie gaie, bouillonnante et comme biologique. J'ai déjà évoqué l'utopie réalisée, probablement unique au monde, que constitue ce village-hôtel rescapé du tournage de *La Vie est un miracle*. Pendant le festival, mais également tout le reste de l'année, on peut y croiser le maître des lieux pour peu qu'il ne soit pas en tournage ou en tournée avec son *No Smoking Orchestra*. C'est là qu'il vit. Sa maison trône sur la place du village comme une mairie. On imagine mal l'excentricité et l'exploit que constitue l'organisation d'un festival international dans des montagnes sauvages desservies par

des routes aléatoires à quatre heures du premier aéroport. Lorsqu'il le fixa en janvier, Emir avait sans doute en tête le fameux vers de Njegoš, le grand poète épique serbe: «Que soit ce qui être ne peut!»

Pourtant ça marche. Le village et tous les logements environnants sont remplis des mois à l'avance. Chaque édition accueille des légendes du Septième art. Pas question de stiletto ni de noeuds pap' en ce lieu. Les stars les plus arrogantes sont logées à la même enseigne que le reste du monde. Küstendorf ignore les castes: c'est un autre pilier de son utopie. Chacun s'y montre tel quel, sans les armures sociales. Et l'on est vite classé.

C'est ce que m'expliquait Ivana, la masseuse du spa, pendant qu'elle me triturait le dos. Ivana parlait avec l'accent suave et lent de l'Herzégovine. Elle venait de masser Matt Dillon, et avait eu des sueurs froides, ce qui lui arrive rarement. L'acteur l'impressionnait par son sérieux et sa concentration. Elle avait son *Hall of fame* personnel, où l'on n'était pas coté pour sa gloire, mais pour son humanité. Tout en haut du classement: Monica Bellucci, grande dame naturelle, attentive, chaleureuse. Tom Cruise, éclusant sans façon des bières avec les ouvriers du village, assis sur l'escalier de l'épicerie. Richard Gere, si propre et discret qu'il dispensait les femmes de chambre de ranger la sienne.

Et tout en bas? Probablement Ashley Judd, pétasse à caniches et à caprices qui n'avait de coeur que pour ses chiens gâtés, traitant les

femmes qui la servaient «comme des m...», toute militante féministe qu'elle se prétendait.

L'humanité est la vertu première de ce Gondor du cinéma. Cette année, on a projeté en ouverture le documentaire d'Emir sur «Pepe» Mujica, l'ex-président de l'Uruguay, qui passait pour le chef d'Etat le plus pauvre au monde. Socialiste endurci, ancien Tupamaro, ancien bagnard et cultivateur paisible, Mujica ressemble à un dinosaure rescapé d'une autre ère. Une ère et une aire où la gauche de combat existait encore, à des années-lumière de la gauche de profit et de confort que nous connaissons en Europe. On est presque stupéfait de découvrir au XXIe siècle, à travers le regard de Kusturica, des socialistes dont la vie et les idées ne font qu'un. Les idées de Mujica sont d'une force et d'une simplicité évangéliques. Je ne sais quel est son bilan politique, mais sa cohérence et son rayonnement personnels, même quand on est à l'opposé de ses convictions, donnent plus de raisons de croire au lendemain que toutes les idées et les «initiatives citoyennes» dont se gargarisent les classes oiseuses.

### HÉROÏSME

Est-il là, dans notre degré d'acceptation de la lutte, cet «esprit du temps» que nous avons perçu sans bien savoir le définir dans la plupart des films qui nous étaient proposés? Probablement. Leur fil rouge tient à ce dénuement face au destin que l'on perçoit aux quatre coins de la planète. Plus personne, hors les religieux

fanatiques, n'a d'idées pour lui servir de guides et d'amulettes sur son itinéraire. En pratique, nous sommes devenus apolitiques, parfois amoraux, souvent incultes. Nous sommes dans l'ici et maintenant. Face au mal qui se déchaîne, les barrières collectives, institutionnelles, s'avèrent des palissades de carton. Que nous reste-t-il, sinon ces valeurs informulées et innées ancrées au fond de notre âme, ces «lois au-dessus des lois» selon le mot d'Antigone?

C'est ce qui perce dans cette radiographie de l'époque qui nous a été offerte, sous le cynisme des relations de pouvoir, le désespoir des situations personnelles, la déprime asphyxiante des environnements modernes où nos grands-parents refuseraient de vivre ne serait-ce qu'un jour. Dans un univers sans certitudes, nous sommes aussi égaux, aussi nus et aussi transparents que les vedettes sous la main de la masseuse. Et c'est ce qui donne à nos existences aujourd'hui — et non seulement aux oeuvres d'art qui les dépeignent — ce caractère à la fois miraculeux, tragique et héroïque qu'elles revêtent lorsqu'elles sont consumées sans reste et jusqu'au bout.

Les créateurs d'aujourd'hui sont plus dépouillés que jamais. Plus de théories pour les justifier, plus de «mouvements» pour porter un message, plus de prétextes moraux pour excuser le bâclage artistique. En y pensant, j'ai éprouvé à l'égard de ces jeunes artistes un sentiment inattendu: l'admiration.

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

## Thomas Hardy, noirceur et pessimisme (2)

« LES HISTOIRES D'AMOUR FINISSENT MAL » : ON POURRAIT ÊTRE TENTÉ DE RÉSUMER AINSI L'ŒUVRE DE THOMAS HARDY, MAIS CE SERAIT BIEN RÉDUCTEUR ! CAR SA LITTÉRATURE EST UN QUESTIONNEMENT PROFOND SUR LE DESTIN DE L'HOMME, SUR LA SOCIÉTÉ DE SON TEMPS ET CE CARCAN MORALISTE DANS LEQUEL LA SOCIÉTÉ VICTORienne ÉTAIT ENGONCÉE, ET QUE SON ŒUVRE A POUSSÉE DANS SES RETRANCHEMENTS ET MISE FACE À SON HYPOCRISIE.

Nous l'avons dit, la quasi-totalité de l'œuvre de Thomas Hardy a pour cadre le Wessex. Il a exhumé le nom d'un royaume saxon du Haut Moyen Âge qui s'étendait dans le sud-ouest de l'Angleterre et qui y fut intégré au Xe siècle. Les frontières que lui a octroyées Hardy ne correspondent pas parfaitement à ce qu'elles furent dans la réalité, mais cette région qu'il a imaginée s'étend bien au-delà des limites réelles de son comté, le Dorset, empiétant sur les comtés limitrophes : Hampshire à l'est, Wiltshire au nord, Devon à l'ouest et Somerset au nord-ouest. Traditionnellement rural et agricole, avec un littoral qui en a fait depuis une région balnéaire prisée des touristes, le Dorset comptait une population d'une centaine de milliers d'habitants au début du XIXe siècle, et était l'un des comtés les plus pauvres de l'Angleterre à l'époque de Thomas Hardy. Les descriptions des paysages occupent une large place dans ses livres, qu'il s'agisse des romans, des nouvelles ou de la poésie.

Dans *Tess d'Urberville*, Hardy constate et déplore la déterritorialisation du paysage agricole avec l'arrivée de la moissonneuse-bat-

teuse à vapeur qui vient briser un délicat équilibre entre l'Homme et la Nature. Cette mécanisation de la séparation de la paille et du grain est une négation des cycles naturels, et l'ouvrier agricole préposé à la machine, venu du Nord industriel, n'a rien en commun avec les paysans autochtones. Cette coupure entre le travailleur et la terre va profondément modifier la mentalité des paysans, qui dès lors chercheront à quitter la terre de leurs ancêtres.

Comme nous l'avons vu, après le succès de *Sous la verte feuillée*, publié en 1872, les romans suivants de Hardy seront d'abord publiés sous forme de feuilletons. Quelques années plus tard, les éditeurs furent effrayés lorsqu'ils reçurent les six premiers chapitres de *Tess* que leur envoya Hardy : leur puritanisme les amena à demander à Hardy de couper et de réécrire certaines scènes qu'ils jugeaient choquantes. Il dut changer d'éditeur, mais se vit malgré tout obligé d'effectuer des changements, et *Tess* ainsi rendu « moralement acceptable » fut publié en vingt-quatre épisodes dans la revue *The Graphic*, entre début juillet et fin décembre 1891. Ce n'est qu'avec la



parution en trois volumes à la fin de la même année que la version originale non censurée fut publiée. Dans sa préface, Hardy fustige « *le lecteur trop respectable, qui ne peut supporter d'entendre dire ce que tout le monde aujourd'hui pense et ressent.* » Car si Tess est une œuvre littéraire, c'est aussi une violente critique sociale du code moral victorien, qui considérait que si les relations sexuelles en dehors du mariage étaient excusables pour l'homme, il n'en allait pas de même pour la femme. Et quand Tess confessa à Angel avoir eu une telle relation sexuelle après que lui-même lui eut avoué en avoir connu une, confession qu'elle fait par unique recherche de réciprocité dans le couple – alors que c'est pure invention de sa part – la réaction d'Angel lui montrera qu'une telle égalité entre homme et femme n'existe pas.

En cela, Hardy fut l'un des premiers à aborder les problèmes de la chair et, au-delà des sentiments, à aborder cette vérité sexuelle absolument taboue dans la société victorienne. Il oppose ainsi la Nature et la religion : entre d'un côté ce qu'il appelle « le mariage de la nature », c'est-à-dire le libre consentement de personnes qui s'aiment, et de l'autre

« le mariage du ciel », qui peut attacher l'un à l'autre des personnes qui ne s'aiment pas. Mais qui sont naturellement du même milieu, et dont l'union présente un ou des intérêt(s), souvent matériel(s). Il revendique ainsi le droit au « mariage d'amour » face au « mariage de raison ». Si dans *Tess d'Urberville* le conflit est d'ordre social, dans *Jude l'obscur*, son dernier roman, tout aussi scandaleux aux yeux des puritains anglais, il est davantage d'ordre psychologique. Le sentiment de révolte y est moins perceptible, mais l'impression de désespoir qui s'en dégage en est plus forte. Et ce sont les femmes qui sont souvent le plus accablées par un destin tragique.



**SCÈNE DU FILM «TESS D'URBERVILLE»  
DE MARSHALL NEILAN (1924)**

Les « romans du Wessex » sont au nombre de huit :

*Sous la verte feuillée*(1) (1872), *Loin de la foule déchaînée*(2) (1874), *Le retour au pays natal*(3) (1878), *Le trompette-major*(4) (1880), *Le maire de Casterbridge*(5) (1886), *Les forestiers*(6) (1887), *Tess d'Urberville*(7) (1891) et *Jude l'obscur*(8) (1895). Si les deux derniers sont les plus connus, plusieurs autres offrent un grand intérêt. *Le retour au pays natal* commence par une longue et prodigieuse description de la lande anglaise dont Hardy a le secret, utilisant une forme littéraire qu'on pourrait quali-

fier de « cinématographique », tant il utilise fréquemment d'abord le plan très large, avec une vague silhouette visible au loin, au fond du paysage qu'il décrit. Puis, par approches successives, le personnage va finir par apparaître au premier plan. Si nombre de ses lecteurs considèrent *Le maire de Casterbridge* comme un chef-d'œuvre, j'ai quant à moi une affection particulière pour *Les forestiers*. Admiration partagée par André Gide, qui écrivait à son propos en 1937, dans son journal, que « [...] Hardy n'a rien écrit de plus intelligent, de plus ému, de plus parfait. C'est une perle sans défaut, d'un orient incomparable, et que je préfère même au Major, à Tess, au Return to the Native. »

Deux recueils de nouvelles méritent également un vaste détour par le Wessex. Tout d'abord *Nobles dames, nobles amours*(9) : dix archéologues amateurs, des victoriens bon teint qui se retrouvent dans un musée se voient empêchés par les intempéries d'aller visiter les sites prévus au programme. Ils vont tour à tour raconter chacun l'histoire d'une dame et d'un amour. Si seules la première et la dixième histoires finissent bien, elles ont toutes le mariage comme thème principal, et ce sont les femmes qui, une fois de plus, sont les principales « victimes ». Ce sont aussi les relations de couple, avec ses secrets et ses pièges qui sont au cœur des neuf récits du recueil

*Les petites ironies de la vie*(10). Si ces nouvelles sont de qualité inégale, certaines sont de vrais petits bijoux.

Thomas Hardy fut l'un des derniers grands romanciers européens du XIXe siècle. Dans une forme d'art du roman dans laquelle tous les personnages occupent une place centrale, Hardy rejoint les Balzac, Dostoïevski, Flaubert ou encore Stendhal. Admiré par Marcel Proust, il le fut également par D. H. Lawrence, dont le chef-d'œuvre *L'amant de Lady Chatterley*(11) (1928) est indéniablement redevable à Thomas Hardy.

~~~~~  
NOTES

1. Archipoche, coll. « Classiques d'hier et d'aujourd'hui », 2018.
2. Archipoche, coll. « Classiques d'hier et d'aujourd'hui », 2015.
3. José Corti, coll. « Rien de commun », 2007. Porté à l'écran en 2010 par Ben Westbrook.
4. Gallimard, coll. « L'imaginaire », 2009.
5. Archipoche, coll. « Classiques d'hier et d'aujourd'hui », 2015.
6. Phébus, coll. « Libretto », 2009.
7. LGF/Le Livre de poche, coll. « Les Classiques de Poche », 1995.
8. LGF/Le Livre de poche, coll. « Les Classiques de Poche », 1997. Adapté pour le cinéma par Michael Winterbottom en 1996 sous le titre *Jude*.
9. Circé, coll. « Circé poche », 1997.
10. Gallimard, coll. « L'imaginaire », 2001.
11. LGF/Le Livre de poche, coll. « Les Classiques de Poche », 2016.

ENFUMAGES par Eric Werner

## Violences policières : la revanche des faibles

**D**E PLUS EN PLUS ON SE REND COMPTE QUE LES GOUVERNANTS EUROPÉENS ONT TENDANCE À TRAITER LEURS PROPRES POPULATIONS COMME AUTREFOIS LES ANCIENNES MÉTROPOLES COLONIALES, À CE QUI SE DIT AUJOURD'HUI, TRAITAIENT LES PEUPLES COLONISÉS. CE RETOURNEMENT ENDOCOLONIAL VIENT DE TROUVER SON ILLUSTRATION DANS LES RÉCENTS DÉBOURDEMENTS POLICIERS EN FRANCE, QUI ONT SURPRIS TOUT LE MONDE PAR LEUR AMPLÉUR. MAIS PEUT-ÊTRE NE FAUT-IL Y VOIR QU'UNE ÉLUCUBRATION COMPLICITISTE.

On dit volontiers que l'État est le détenteur de la violence physique légitime. Mais on s'accorde en même temps à dire que lorsque l'État en vient à recourir à la violence, ce n'est jamais très bon signe : très bon signe pour lui. Car il montre ainsi qu'il n'arrive pas autrement à se faire obéir. En d'autres termes, qu'il est très faible.

Qui plus est, le recours à la violence contribue à l'affaiblir davantage encore. Hannah Arendt a écrit de très belles pages à ce sujet(1). Le recours à la violence est peut-être payant à court terme, mais si l'on prend en compte ses effets à moyen ou long terme, l'État a plutôt intérêt à s'en abstenir.

C'est à tout cela que l'on pense en voyant le déchaînement actuel de la violence policière en France. Il n'en est bien sûr que très peu question dans les chaînes d'information officielles. Pour s'en faire une idée un peu précise, il faut aller sur l'internet (2), et en particulier consulter certains



**LES ARROSEURS ARROSÉS :  
UNE CAMPAGNE-CHOC DIFFUSÉE CES  
JOURS-CI DANS LES VILLES DE FRANCE.**

sites spécialisés (ceux-là mêmes sur lesquels les chaînes en question ne cessent, en permanence, de déverser leur venin, au motif qu'ils diffuseraient de « fausses nouvelles » : belle actualisation, n'est-ce pas, de la parabole de la paille et de la poutre).

D'abord quelques chiffres. On apprend ainsi qu'entre le 17 novembre et le 6 janvier, près de 2000 personnes ont été blessées par les forces de l'ordre en France. Parmi elles, au moins 93 blessés

graves. Certaines, 13 au total, ont été éborgnées, d'autres encore défigurées ou ont perdu un membre. Beaucoup de ces blessures sont dues à l'utilisation d'armes comme les lanceurs de balles de défense (LBD) : arme qui n'est utilisée par aucune autre police européenne.

Il semble également que des grenades offensives aient été utilisées pour l'occasion, alors même, on s'en souvient, que cette arme avait causé il y a cinq ans la mort d'un militant écologiste lors d'une manifestation à Sivens.

Toujours au cours de la même période, pas moins de 5339 personnes ont été placées en garde à vue, certaines, comme le montrent des vidéos, après avoir été plaquées au sol et menottées dans le dos. Plus de 400 l'avaient déjà été le 17 novembre, premier jour de mobilisation des gilets jaunes. Ces personnes étaient pour la plupart des manifestants pacifiques ou même de simples passants. Notons à ce propos que les forces de l'ordre recourent volontiers en France à la stratégie de l'encercler, ce qui leur permet de maximiser le nombre des arrestations. En bon français, cela s'appelle une rafle.

On signale également le cas d'un gilet jaune arrêté chez lui en pleine nuit par des policiers du RAID, après que ces derniers eurent défoncé sa porte. Rappelons que le RAID est un service de police spécialisé dans la lutte contre le terrorisme. Jusqu'à preuve du contraire, les manifestations de gilets jaunes n'ont rien à voir avec le terrorisme.

Voilà donc ce qu'on apprend sur les

sites susmentionnés. On comprend mieux à partir de là la hargne des chaînes officielles à leur endroit, en même temps que l'intention souvent prôtée aux dirigeants français actuels de les interdire purement et simplement, au risque de se voir accuser, à tort bien sûr, de vouloir instaurer en France un régime orwellien, avec contrôle total de l'information. Encore une élucubration complotiste.

La violence policière est en France une constante historique. On pense ici bien sûr à la Commune de 1871, et en remontant plus haut encore dans le temps aux journées de juin 1848. De la répression sanglante de juin 1848, un historien disait il y a une vingtaine d'années qu'elle avait « influé sur l'évolution de la société française jusque sous la Ve République, non pas en dépit mais à cause de son refluxement, qui a empêché qu'elle ait été repensée théoriquement »(3). On pourrait également évoquer dans ce contexte la période 40-45 (elle aussi refoulée), mais aussi les guerres coloniales du XXe siècle, guerres, selon certains auteurs, qui ont directement inspiré la doctrine française actuelle en matière de maintien de l'ordre(4). Les mêmes méthodes que celles autrefois utilisées contre les anciennes populations colonisées le seraient donc aujourd'hui contre les citoyens français eux-mêmes.

Ce qu'il y a de dangereux dans la situation présente, ce n'est pas seulement que beaucoup de choses, effectivement, dorment dans l'inconscient collectif : elles y dorment donc, et donc également sont prêtes, en toute occasion, à refaire surface. Les LBD,

ou le retour du refoulé. Parallèlement aussi, on pourrait évoquer certaines attitudes et comportements, attitudes et comportements qui ne sont pas sans lien avec le racisme social aisément repérable chez nombre de représentants de la classe possédante au XIXe siècle. Car, on le sait, la haine de classe fonctionne dans les deux sens. Les dérapages à répétition du président Macron dans ce domaine le montrent bien. On les interprète volontiers comme des provocations, mais peut-être faudrait-il y voir surtout des *lapsus*, lapsus lui échappant sans qu'il y fasse trop attention. En cela même, d'ailleurs, d'autant plus significatifs.

Ainsi, le 27 juin 2017, peu de temps donc après son intronisation, ne déclarait-il pas : « *Une gare c'est un lieu où on croise des gens qui réussissent et des gens qui ne sont rien* ». C'est moins, il est vrai, ici la haine que le mépris qui est ici en cause. Ce représentant choisi de la suprasociété dit ici ouvertement ce qu'il pense de certains de ses concitoyens : ils ne sont *rien*. Or il n'est de loin pas seul à le penser. Voyez par exemple comment les médias *mainstream*, sous couvert de défense de la société ouverte et de lutte contre ses ennemis, se permettent de parler des partis dits « populistes » et de leurs électeurs. On ne peut même plus ici parler de partialité. Les insultes coulent à jets continus. Les « populistes » écoutent, la plupart encaissent, mais certains non : ils n'encaissent pas. Il ne faut pas s'étonner ensuite s'ils entrent en insurrection.

La IIe République française,

responsable des massacres de l'été 48, était un régime faible, passablement brinquebalant même. Quatre ans plus tard il cédera la place au Second Empire. Ceci explique sans doute cela. En 1871, rebelote. La France venait de perdre une guerre, celle qu'elle avait elle-même déclenchée contre la Prusse. Le régime issu de cette défaite, une autre république, avait donc une revanche à prendre : revanche qu'elle prit sur sa propre population. Ce fut la « semaine sanglante » : 20'000 prisonniers passés par les armes. A défaut d'être capables de défendre le pays contre l'ennemi extérieur, les pouvoirs en place, en France, sont volontiers tentés de se refaire une santé aux dépens de l'ennemi intérieur : les gens qui ne sont « rien ». Chacun mesure aujourd'hui le zèle que met le président Macron à défendre les frontières de la France et son autonomie dans tous les domaines.

~~~~~  
NOTES

1. Cf. en particulier les textes réunis sous le titre : *Du mensonge à la violence*, Calmann-Lévy, coll. Pocket, 2012.
2. Cf. l'entretien d'Aude Lancelin avec David Dufresne, *Le Média*, 7 janvier 2019.
3. Dolf Cehler, *Le spleen contre l'oubli. Juin 1848*, Payot, 1996, p. 28.
4. Cf. Mathieu Rigouste, *La domination policière. Une violence industrielle*, La fabrique, 2016. En 1951 déjà, dans la première partie de *The Origins of totalitarianism*, Hannah Arendt avait relevé cet effet boomerang du colonialisme. Paul Virilio reprendra plus tard cette thématique dans *L'Insécurité du territoire* (1993).

## Passager clandestin

## Stephen Cohen, hérétique américain

**E**N UNION SOVIÉTIQUE, ON L'AURAIT TRAITÉ DE DISSIDENT. DANS LES ÉTATS-UNIS DU XXIE SIÈCLE, STEPHEN F. COHEN S'EST QUALIFIÉ LUI-MÊME D'HÉRÉTIQUE. PORTRAIT D'UN GRAND TÉMOIN DE NOTRE TEMPS.

A 80 ans, ce professeur honoraire des universités de Princeton et de New York a derrière lui une longue carrière d'historien de la Russie soviétique. Pendant la Guerre froide, il était un observateur très écouté des médias US et un habitué des plateaux de la CNN, où il se faisait l'avocat de la détente. Promu conseiller à la Maison Blanche, il devient un des témoins directs du rapprochement entre les deux super-puissances d'alors. Ses recherches dans les archives soviétiques et ses contacts politiques lui ont permis de connaître la Russie de l'intérieur. Il est même devenu un familier de Gorbatchev, dont il a partagé les illusions sur l'avenir radieux qui devait s'ouvrir à la Russie après l'effondrement du communisme et la victoire de la démocratie.

Trente ans plus tard, Cohen n'a plus pour se faire entendre que les ondes d'une modeste station de radio new-yorkaise. Pour être lu, il a la chance de pouvoir trouver refuge dans les colonnes de *The Nation*, revue contestataire et violemment anti-Trump, dont son épouse est la rédactrice. Quant aux médias de grande audience, à quelques exceptions près, ils ont classé Cohen parmi les marionnettes du Kremlin et ne se réfèrent guère à lui que pour le vilipender. En clair, il est boycotté.

À l'origine de son hérésie, le constat que les États Unis sont plus à blâmer que la Russie pour les affrontements directs et indirects qui opposent les deux pays depuis dix ans et qui prennent une tournure toujours plus dangereuse. La troisième Guerre mondiale est à nos portes,

répète-t-il inlassablement. Lors des négociations sur la réunification de l'Allemagne en février 1990, Gorbatchev a été la dupe du Secrétaire d'État américain James Baker qui lui a donné l'assurance que l'OTAN ne progresserait pas d'un pouce en direction de l'Est. Longtemps contestée par Washington, cette version des faits a été confirmée en 2017 par l'ouverture des archives américaines, mais n'a rencontré quasiment aucun écho dans les médias occidentaux. Vue dans cette perspective, l'attitude de la Russie, montrée du doigt pour son agressivité, est interprétée par Cohen comme une réaction de légitime défense face à l'avance de forces armées jusqu'à ses frontières.

Dans son dernier recueil d'articles, intitulé *War with Russia ?*, Cohen met le doigt sur la différence essentielle entre la « première » Guerre froide et celle qui est en cours. Alors que dans les années 60 à 80, le mouvement en faveur de la détente a trouvé ses défenseurs dans l'arène politique aussi bien que dans les médias, jusqu'à finir par s'imposer à un président dont la rhétorique sur l'Empire du Mal augurait mal d'une ouverture en direction de l'URSS. A l'heure actuelle, les colombes se taisent pendant que les faucons paradent.

Pour la première fois depuis des décennies de confrontation, il n'existe à Washington aucune fraction en faveur de la détente, ni chez les Démocrates ni chez les Républicains. On ne voit s'élever nulle part de mouvement de contestation de la politique étrangère, ni de véritable

débat public sur les dangers d'un conflit nucléaire, après que tous les garde-fous mis en place pendant la détente sont au rebut.

Et la pression continue de monter. Au cours des derniers mois, Cohen identifie plusieurs nouveaux motifs d'inquiétude. Le plus grave réside dans l'affaire du *Russiagate* qui est devenue une fixation de la politique américaine. Alors qu'il n'existe pour l'heure aucune preuve d'une interférence délibérée du Kremlin dans les élections présidentielles, la presse et les grands médias continuent d'affirmer que Poutine a personnellement lancé « une attaque contre l'Amérique ». En octobre 2018, Hillary Clinton a ajouté sa voix au concert de celles qui déclament que les États-Unis « ont été attaqués par une puissance étrangère », comparant cet assaut avec « les attentats terroristes du 11 septembre 2001 ». Étonnamment, ni le *New York Times*, ni le *Washington Post* n'ont fait écho aux conclusions de Bob Woodward, habituellement considéré comme le chroniqueur le plus respecté et le mieux informé des secrets politiques de Washington, lorsqu'après deux ans de recherches il a déclaré n'avoir trouvé aucune preuve de collusion entre Trump et la Russie.

Les invectives des médias contre Cohen ont atteint leur comble en juillet 2018 lors de la rencontre au sommet d'Helsinki entre Poutine et Trump. Bien qu'il se situe plutôt à gauche de l'échiquier politique et avoue ne pas avoir voté pour Trump, Cohen a loué son courage

pour oser prendre langue avec Poutine et vouloir désamorcer les tensions entre les deux pays. A l'exception de *Fox News*, les médias de grande audience ont été unanimes à condamner Trump, qui s'est vu coller l'étiquette de « traître perfide » pour avoir déclaré que les États-Unis partageaient avec la Russie la responsabilité du triste état dans lequel se trouvaient les relations internationales.

Dans un article intitulé « Le silence des colombes » publié en 2017, Cohen se demande pourquoi une chape de plomb



recouvre le pays qui a pourtant fait de la liberté d'expression un de ses principes fondateurs. « Le spectre de l'autocensure est descendu sur la vie politique. Personne ne souhaite être suspecté de *collusion avec*

*le Kremlin* ou d'être le véhicule de la *propagande russe* – au risque d'endurer d'autres soupçons plus graves encore ». Cohen est lui-même très compréhensif à l'égard de ses confrères historiens plus jeunes qui ne veulent pas remettre en cause leur carrière, ni faire courir des risques à leur famille en s'aventurant sur des terrains de recherche minés ou en prenant ouvertement des positions qui iraient à l'encontre du « mainstream ».

Qu'est-ce qu'une démocratie qui ne supporte plus le pluralisme des opinions, ni la recherche de la vérité ? C'est une démocratie totalitaire. La formule est d'Alexandre Zinoviev, l'ancien dissident soviétique, réfugié à l'Ouest, qui a préféré retourner en Russie en 1999.

JMB/O4.01.2019

## TURBULENCES

### USA | Un mur pour tous ou chacun le sien ?

Le multimilliardaire Soros prêche pour l'ouverture des frontières. Il a investi des fortunes dans son *Open Society Foundation* pour faire avancer la cause du mondialisme. Il est bien sûr un opposant acharné du mur que Trump veut construire à la frontière du Mexique. Cela ne l'empêche pas de posséder dans une banlieue chic de New York une vaste propriété ceinturée par un épais mur de trois mètres de haut et surveillée par des dizaines de caméras.

Dans une récente conférence de presse, Trump a joué de l'ironie en disant comprendre le souci de Soros de protéger ceux qu'il aime. Il lui reproche seulement de ne pas vouloir en faire autant pour l'ensemble de ses compatriotes.

Trump n'a pas raté l'occasion de faire la même remarque au sujet d'Obama. Des journalistes curieux sont allés sur les lieux pour vérifier son propos. Mais comme le quartier de Washington où réside l'ancien président est entièrement ceinturé par

la police, ils n'ont pas pu approcher sa demeure pour vérifier si elle était vraiment protégée par un mur...

Obama ne fait pas exception dans la capitale. Washington est une des villes les plus riches des Etats-Unis et en même temps l'une des plus « progressives », comprenez « à gauche ». 91% de sa population ont voté pour Hillary Clinton. Ce haut degré d'homogénéité politique n'empêche pas Washington d'être au sixième rang des villes étatsuniennes les plus ségréguées socialement. Conclusion d'un observateur éclairé des élites qui tiennent le haut du pavé à Washington : « Malgré tout leur enthousiasme pour le melting pot américain, ils ne se mélangent pas et ne manifestent pas de volonté pour le faire »(1).

J.-M.Bovy/17.01.2019

### NOTE

1. Tucker Carlson, *The Ship of Fools or How a selfish ruling class is bringing America to the Brink of Revolution*, p.173

### Pain de méninges

#### L'AMOUR EST UN GRAND SOMMEIL

Je ne crois pas faire erreur en comparant le sommeil à l'amour ; je ne crois pas me tromper en comparant l'amour à une sorte de *rêve à deux*, avec il est vrai des petits moments de rêve individuels, des petits jeux de conjonctions et de croisements, mais qui permet en tout cas de transformer notre existence terrestre en un moment supportable — qui en est même, à vrai dire, le seul moyen.

— Michel Houellebecq, *Sérotonine*.

Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET/DRONE ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

*It's not a balloon, it's an airship!* (MONTY PYTHON)